

J'ai aimé...

André SCHMITZ :

«Je vous blottis dans mon rustre grenier»

Anne-Marie MISLIN :

Il faut vraiment mériter sa poésie tant il est vrai que les libraires ne croulent pas sous les recueils de ce genre littéraire. En librairie, la poésie ne vous saute jamais aux yeux ni dans les mains. Il faut vouloir y chercher le rayon «poésie», avec une loupe tellement il est indigent, souvent même à quatre pattes. Et une fois que vous l'avez découvert vous n'êtes pas sûr d'y trouver des nouveautés. Y a-t-il donc si peu de demandes ?

J'ai eu la chance il y a quelque temps de tomber sur un auteur dont le nom m'était inconnu. A elle seule cette découverte était un plaisir. Je feuillette le livre et ce que je peux en lire rapidement dépasse mes espérances du jour. Le soi même je lis le recueil d'un bout à l'autre et j'ai eu envie de vous faire connaître André SCHMITZ. Il s'agit du recueil «*Dans la prose des jours*» qui rassemble sa poésie de 1961 à 2001.

Je l'ai lu et relu avec un plaisir toujours grandissant. Il faut le dire, ces poèmes ne déclenchent pas l'hilarité, et leur beauté viendrait plutôt d'un réalisme désespérant et attachant. La concision de l'écriture ne lui donne que plus de force. (Guillevic me plaît aussi en partie pour cette raison.) Il campe le monde et les hommes comme un jardin dans lequel il lance des pierres d'un geste bref et précis. C'est comme s'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'il faut aller très vite à l'essentiel.

J'ai eu bien sûr des difficultés à choisir quelques-uns de ces poèmes car ils sont nombreux ceux qu'on a envie de retenir. (Vous subissez mon filtre, mais rien ne vous empêche d'aller boire à la source...) Mais déjà ces quelques poèmes peuvent suffire à nourrir et enrichir notre réflexion. Je l'espère du moins.

Le grain maigrit dans le navire
et l'écrit rouille dans le livre.

Tant le feu du sel griffe et brûle
les greniers livrés à l'oubli.
Et tant l'oubli prend possession
des plus beaux greniers du langage.

L'agneau presse le berger
de dormir.
Pour que facilement sans déranger
la prairie
arrive ce qui doit enfin arriver :
l'égorgement.

La nuit
il écoute le malheur
se faufiler dans le bois mort
de ses os
y loger ses oeufs de serpent
se vautrer déjà
au creux d'une poussière
à venir.

L'amant de papier

Elle lui avait dit :
à force de jouer du livre
tu ne seras plus qu'un amant
de papier
incapable d'ouvrir encore une
femme
à la page voulue
et désirée par elle

Nous avons vu au petit matin
l'avoine s'avancer comme une
chienne au-devant de son maître
se plier se coucher à ses pieds
avant que l'acier ne la touche
et supplier d'être livrée sur place
à des piétinements à des hennissements.

.../...

textes d'André SCHMITZ

L'homme que vous voyez
là à genoux
ne croyez pas qu'il prie.

Il fait de sa vie
maladroitement
un paquet
qu'il remettra ce soir
à la mort.

Adieu,
je m'en vais
(griffonna-t-elle).

Le poème est sous le paillason.
Il ouvre les portes intérieures.
Moi j'en ai besoin pour sortir.

Un croisement d'éclairs sur la blancheur
de la table des noces, de la robe nuptiale.

Et cette manière que les hommes ont de
renifler le ciel, flairant un dangereux orage,
et que les femmes ont de s'agiter à l'intérieur
de leur robe, puis, l'amour étant menacé,
de rentrer dans leur peau et d'en boucher les issues.

J'affirme sur l'honneur
que je n'ai rien à voir avec
moi-même.

Je ne suis pas propriétaire
du corps où je réside.

Ces yeux braqués jour et nuit
sur d'étranges oiseaux
et fascinés par la beauté du monde
ne sont pas les fenêtres de ma maison

Là où je suis, ce que je suis
n'est pas ma patrie.

Je suis le fils d'un enfant qui n'est
pas encore né,
l'époux sauvage d'une femme que je traverse
et qui ne m'appartient pas.

Une jeune fille quelque part tente encore
d'être ma mère.

L'agneau cogne de la tête le
ventre de la brebis pour en sucer
un lait chaud comme une laine.
Ça se passe dans un pré, non
loin d'un hôpital de province
où un vieillard donne du front
contre un mur pour repousser
la mort qui vient chaude et blanche
comme un jeune lait printanier.

André SCHMITZ

Né en 1927 dans les Ardennes belges, André SCHMITZ a été enseignant. Epris de voyages, il a séjourné en Afrique, au Liban, au Québec. Il vit aujourd'hui dans la région d'Arhan. Ses nombreux recueils de poésie ont été souvent couronnés, notamment par le prix quinquennal de la littérature (couronnement d'une oeuvre) de la communauté française de Belgique, mais aussi par le prix Tristan Tzara pour *Raclément d'ailes*, et par le prix Mallarmé 2000 pour *Incises incisions*.

Comme un ramasseur de feu
qui va de regard en regard, demandeur
(moins avec les lèvres qu'avec les yeux),
et dit merci à la cendre quand la cendre
est seule à pouvoir encore témoigner d'une ardeur
qui fut (et qui s'est faite nuage, buée),
ramasseur de secrets, de liesses et qui
s'efforce de maintenir au-dessus du froid
cela qui s'éteint dans la grisaille des yeux.

Vous mangez les abeilles
et laissez le miel
avez-vous l'arrogance d'avouer
dans votre poème

Moi je mange le poème
en laisse les dards et les venins
et fais mes délices du reste

textes d'André SCHMITZ

La poésie

La poésie, je ne peux jamais
 la voir que de dos,
 quand elle fait ses courses au village
 ou se rend à des offices de nuit.
 Je la suis de loin comme un voyeur
 et sur son épaule parfois
 ma main se pose comme un vieil oiseau.
 Je lui demande encore pardon
 de ne savoir m'y prendre avec elle.
 En d'autres temps je propose avec gaucherie
 de porter ses cabas et ses livres de magie.

Mort la douce
 ou mort la furie,

voici mon compte de jours
 et mon compte de nuits.

Je remets mon livre
 et j'éteins mon sang.

Mort,
 furieusement
 je demande ma révocation.

Fin d'année

Des paquets d'âmes vacantes, inutilisables
 glissent nuageusement sur les toits, les arbres.
 Des odeurs de chiens mouillés ruissellent sur
 les pavés, les terrasses. Sur les seuils, des corps
 sans mémoire, sans pensées regardent passer
 les nuages bas et respirent de fortes senteurs
 animales, végétales.

Il se fait tard.

Il jette le corps par-dessus le corps
 et l'âme par-dessus l'âme
 Il jette le je par-dessus l'autre
 pour n'être plus jamais
 ni l'un ni l'autre

Jeter lui va bien
 lui à qui rien ne va plus

Les oiseaux

Entrez dans nos usages, venez dans nos
 nuages, disent les oiseaux qui prêchent pour
 leur chapelle et proposent à nos pesanteurs
 des légèretés nouvelles. Osez marcher sur le
 vent, nier les évidences, crier des insolences !

(Et nous allons, comme de gros oiseaux de basse-cour.)

Bien après avoir sélectionné les textes que je vous propose ici je suis tombée sur ces quelques lignes de Bernard MAZO qui parlent de la poésie d'André SCHMITZ à l'occasion de la sortie d'un précédent recueil. Je souscris à ce qu'il écrit et vous le livre ici :

«André SCHMITZ a l'élégance et la pudeur native des grands désespérés, et l'humour étant la politesse du désespoir, il nourrit en lui cette lucidité terrible de ceux qui se moquent d'abord d'eux-mêmes, de leur vulnérabilité, de leur sensibilité d'écorchés avant de pointer un doigt accusateur sur la triste condition humaine, les faiblesses et les petites lâchetés quotidiennes de leurs congénères.

.....
 L'écriture d'André SCHMITZ est émondée, grattée jusqu'à l'os ; elle a la pureté du diamant sans défaut. Impossible d'y relever la moindre scorie. Tout y est dit avec une économie de moyens, une rigueur elliptique qui en décuple l'énergie interne.» (in *Poésie 1*, septembre 2000)